

PIERRE NORA

de l'Académie française

HISTORIEN PUBLIC

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

- LES FRANÇAIS D'ALGÉRIE, *préface de Charles-André Julien, Julliard, 1961.*
- DISCOURS DE RÉCEPTION À L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET RÉPONSE DE RENÉ RÉMOND, *suivis des allocutions prononcées à l'occasion de la remise de l'épée, collection blanche, Gallimard, 2002.*
- PRÉSENT, NATION, MÉMOIRE, *Gallimard, collection « Bibliothèque des histoires », 2011.*
- RECHERCHES DE LA FRANCE, *Gallimard, collection « Bibliothèque des histoires », à paraître.*

Direction d'ouvrage

- LES LIEUX DE MÉMOIRE, *tome I, LA RÉPUBLIQUE : SYMBOLES — MONUMENTS — PÉDAGOGIE — COMMÉMORATIONS — CONTRE-MÉMOIRE, Gallimard, collection « Bibliothèque illustrée des histoires », 1984.*
- , *tome II, LA NATION, volume 1, HÉRITAGE — HISTORIOGRAPHIE — PAYSAGES, volume 2, LE TERRITOIRE — L'ÉTAT — LE PATRIMOINE, volume 3, LA GLOIRE — LES MOTS, Gallimard, collection « Bibliothèque illustrée des histoires », 1986.*
- , *tome III, LES FRANCE, volume 1, CONFLITS ET PARTAGES, volume 2, TRADITIONS, volume 3, DE L'ARCHIVE À L'EMBLÈME, Gallimard, collection « Bibliothèque illustrée des histoires », 1993.*
- LE MÊME OUVRAGE, *nouvelle édition en trois volumes, Gallimard, collection « Quarto », 1997.*
- ESSAIS D'EGO-HISTOIRE, *Maurice Agulhon, Pierre Chaunu, Georges Duby, Raoul Girardet, Jacques Le Goff, Michelle Perrot et René Rémond, Gallimard, collection « Bibliothèque des histoires », 1987.*
- Avec Jacques Ozouf, VINCENT AURIOL. JOURNAL DU SEPTENNAT, 1947-1954, 7 vol., Armand Colin, 1970-1979 ; tome IV, 1950, avec CD, Tallandier, 2003.*
- , VINCENT AURIOL. MON SEPTENNAT, 1947-1954 : NOTES DE JOURNAL, *Gallimard, collection « Témoins », 1970.*
- Avec Jacques Le Goff, FAIRE DE L'HISTOIRE, tome I, NOUVEAUX PROBLÈMES ; tome II, NOUVELLES APPROCHES ; tome III, NOUVEAUX OBJETS, Gallimard, collection « Bibliothèque des histoires », 1974.*

HISTORIEN PUBLIC

PIERRE NORA

de l'Académie française

HISTORIEN
PUBLIC

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

*Pour Gabrielle
toujours là*

PRÉSENTATION

Après avoir édité quelque sept cents livres, je me suis résolu à m'éditer moi-même.

Il m'avait été souvent demandé de réunir mes articles, dispersés aux quatre coins d'une existence partagée entre l'édition et l'enseignement, Gallimard et l'École des hautes études en sciences sociales, la production personnelle et celle des autres. Des articles, donc, de nature et de facture si diverses qu'il me paraissait impossible d'y mettre un ordre ou d'y trouver un sens. C'est à François Dosse que je dois de m'y être décidé. Il m'avait poussé à publier, à l'appui de la biographie qu'il était en train de me consacrer, un recueil des interventions qu'il avait exhumées, ou rencontrées au cours de son enquête. Et, pour me convaincre, il m'avait même envoyé un premier canevas, assorti de présentations destinées à les remettre en contexte.

J'ai repris le tout, pour aboutir à une répartition en trois ouvrages distincts possédant chacun sa cohérence et son individualité, bien qu'ils se répondent les uns les autres, croisent souvent les mêmes idées, les mêmes sujets, et parfois se recourent, sinon se répètent.

Le premier, que voici, est un mélange d'autobiographie intellectuelle et de portrait d'époque, à travers les interventions, polémiques et prises de position que j'ai été amené à provoquer, ou à soutenir. Tous engagements qui n'impliquaient aucune forme de

militance d'ordre politique ou idéologique et, au contraire, s'inspireraient de la volonté d'assurer l'autonomie de l'activité intellectuelle et du travail de la pensée. Cet ouvrage est accompagné d'un autre, *Présent, nation, mémoire*, fait des approches et prolongements des *Lieux de mémoire*, que j'ai dirigés de 1984 à 1992 ; il est destiné à mettre en évidence la constellation historique qui a vu le jour entre 1970 et 1980, permettant et justifiant cette entreprise collective en sept volumes. Il est donc à la fois une introduction aux *Lieux de mémoire* et la toile de fond des interventions d'*Historien public* ; c'est pourquoi j'ai souhaité qu'il paraisse en même temps. Un troisième ouvrage suivra prochainement, *Recherches de la France* ; il réunira les principaux essais que, sur une cinquantaine d'années, j'ai consacrés à la culture, aux traditions politiques, à la République et à l'identité françaises.

Historien public : tous les textes ici rassemblés sont de circonstance. Ils sont, par leur longueur et par leur ton, adaptés à l'occasion qui les a vus naître. D'où leur disparate et leurs dénivellations. Je les ai regroupés par thèmes, en les disposant chronologiquement et en faisant précéder chacun de quelques lignes qui les remettent en situation. L'ensemble peut donc se lire de plusieurs manières. Comme un parcours de génération intellectuelle depuis la guerre d'Algérie, qui a été, elle-même, la grande affaire non seulement militaire, mais aussi politique, idéologique et nationale de notre jeunesse. Ou comme un itinéraire personnel, de la khâgne des années 1950 à la défense de la « liberté pour l'histoire », en passant par *Les Lieux de mémoire*. Il peut aussi être lu comme un témoignage d'époque et sur l'époque, celle qui restera dans les annales comme « la belle époque des sciences humaines », au centre de laquelle m'a placé mon activité de directeur de collections, pendant près d'un demi-siècle, dans la plus prestigieuse des maisons d'édition. Il peut, à ce titre, être considéré comme une galerie de portraits de personnalités majeures, ou moins connues, d'une intelligentsia dont le rayonnement, en ce dernier tiers du XX^e siècle, était encore mondial. Il peut encore être lu de bout en bout — ce

serait mon vœu secret —, comme un manifeste pour la liberté de l'esprit, un plaidoyer pour l'indépendance à l'égard de toute forme d'inféodation sociale ou politique, qu'elle soit de gauche ou de droite ; une suite de combats et de débats, pour évoquer le titre d'un historien célèbre, Lucien Febvre, le fondateur des *Annales* avec Marc Bloch, et le titre d'une revue qui a fêté l'an dernier son trentième anniversaire, et que je dirige toujours avec Marcel Gauthet. Et comme ce programme plutôt austère n'interdit pas de sourire un peu, je n'ai pas hésité à l'introduire et à le conclure par deux textes qui délimitent, symboliquement, mon parcours vital : une satire au départ de cette rhétorique khâgneuse qui nous a formés et déformés pour la vie ; et, pour finir, l'application de cette même rhétorique à cet aimable bizutage que représente, à l'Académie française, pour le nouvel impétrant, un rituel discours sur la vertu.

Historien public, que faut-il entendre par là ? Il y a mille manières de l'être, et depuis les grands du XIX^e siècle jusqu'à Jean-Noël Jeanneney, par exemple, aujourd'hui, on ne compterait plus les historiens qui se sont partagés entre leurs travaux personnels et l'action politique. Ce n'est pas non plus dans le sens où le furent deux historiens dont j'ai pourtant été proche toute ma vie, Pierre Vidal-Naquet et René Rémond. Le premier, spécialiste de l'Antiquité grecque, s'est engagé, de la défense d'Audin à la lutte contre Faurisson, dans la tradition des combats de l'affaire Dreyfus, pour la justice et pour la vérité. Le second, en plein essor de la télévision, est devenu pour la France entière le commentateur autorisé des résultats électoraux ; sa haute conscience chrétienne et républicaine en a fait, par ailleurs, l'expert respecté sur des dossiers aussi sensibles que le procès Touvier ou le fichier juif. Mon cas est différent : c'est au croisement de mon activité d'éditeur et de ma spécialisation en histoire contemporaine que je me suis retrouvé un historien public.

De ces deux côtés, en effet, j'ai vécu une époque de transition qui m'a conduit à cette fonction. Les auteurs auxquels j'ai eu la chance d'avoir affaire relevaient tous, en s'adressant à une maison

telle que Gallimard, d'un double registre d'appartenance : ils étaient à coup sûr aussi savants que leurs aînés, enfermés, eux, dans leur bibliothèque et condamnés aux éditeurs et au public strictement universitaires ; mais leurs livres à eux avaient un « effet de réel », traitaient de sujets sensibles, débouchaient sur des publics élargis, bénéficiaient de l'attention des médias, participaient du et au mouvement de la société. À l'intersection du monde éditorial et du monde universitaire, je me suis retrouvé au cœur d'un réseau de production où la création du *Débat* n'a fait que renforcer mon rôle et ma place. Le travail d'une revue générale de ce type consiste, par définition, à passer en permanence d'un monde à l'autre, à trier, à juger ce qui, dans l'avancement des savoirs positifs, met en jeu un intérêt public. Un pied dedans, un pied dehors. Et même si, par nature, l'audience en est limitée, de plus en plus limitée, l'existence d'une pareille revue suppose le maintien d'un espace public de discussion et de réflexion qui concerne la collectivité tout entière.

En tant qu'historien, j'ai été le témoin, peut-être l'acteur, d'un déplacement décisif du centre de gravité de la discipline vers le contemporain. Il y a encore trente ans, c'est à peine s'il avait droit de cité dans la recherche et l'université. Il y règne désormais en maître et occupe presque tout le terrain. Cette promotion du contemporain a eu des conséquences de grande portée. Elle a entraîné, avec la présence des vivants et des victimes, la légitimité de la mémoire et la revitalisation de sa vieille concurrence avec l'histoire. Elle s'est accompagnée d'un partage de l'expérience historique avec d'autres partenaires, le témoin, le juge, le journaliste à côté de l'historien, dont le rôle se redéfinit dans la société. Elle a provoqué une intensification de ce que le philosophe allemand Jürgen Habermas a appelé « les usages publics de l'histoire ».

Historien public : peut-être en définitive étais-je fait pour l'être et le suis-je devenu de plus en plus, au fil du temps. Car si l'on rapproche les entreprises diverses dans lesquelles je me suis lancé par hasard, par envie, par foucade, sans rapport évident entre elles,

un fil conducteur apparaît rétrospectivement : avoir mis l'histoire, pour le passé comme pour le présent, au cœur de la culture et de l'identité françaises. Depuis « Archives », cette collection de poche qui mettait les bibliothèques dans la rue et les archives dans la poche, jusqu'à Liberté pour l'histoire, cette association qui se propose la défense de la liberté de recherche et d'expression contre l'ingérence du pouvoir politique et les pressions partisans, en passant par *Le Débat* et *Les Lieux de mémoire*, ce type d'histoire qui réconcilie la recherche scientifique et la mémoire collective, une constante se dégage, un trait commun relie ces engagements successifs.

Je ne suis pas ce qui s'appelle un grand historien. Mais j'ai servi l'histoire. En élargissant son territoire et ses dimensions, notamment par l'histoire de l'histoire. En travaillant à prouver sa nécessité pour l'intelligence de l'actualité, dans un monde acculé au présent et condamné aux médias et à l'immédiat. En contribuant à renouveler le regard historique. En m'accrochant à la chimère qui donne encore à l'historien, dans la cité, une place et un rôle où il n'est peut-être pas devenu complètement ridicule de voir, au-delà du sacro-saint « métier » consacré par Marc Bloch, quelque chose comme une raison d'être.

PROLOGUE

Khâgne 1950

Ce texte a paru dans Le Débat peu après la création de la revue, à titre anonyme et pour nourrir une rubrique « Lieux et milieux » destinée à faire revivre des institutions exemplaires. C'était le chapitre d'un ouvrage inachevé commencé à Oran où j'avais été professeur de Lettres supérieures de 1958 à 1960. À l'époque, il s'agissait d'une description aussi exacte que possible du type de culture qui nous avait formés, ou déformés, et dont la khâgne apparaissait comme le concentré. Pour l'histoire, il fait revivre deux figures bien connues, Étienne Borne et Jean Beaufret, qui incarnent chacune un aspect de la philosophie française des années 1950, l'héritage d'Alain et l'introduction de Heidegger en France. Il restitue aussi le climat intellectuel d'une génération qui allait traverser bientôt la guerre d'Algérie.

Borne et Beaufret

« Votre identité sur un quart de feuille. L'emploi du temps. Récapitulons : six heures de français, trois heures d'histoire, trois heures de latin, trois heures de grec, deux heures d'anglais. En phi-

Paru sous ce titre, *Le Débat*, n° 3, juillet-août 1980.

losophie, nous nous verrons donc six heures.» Une classe de sixième, mais nous avons vingt ans.

Borne aperçut la grande inscription qui zébrait le tableau : « Bizuths Interdit de sortir avant l'Apparition des Puissances. » Son rictus, quand il rajusta ses lunettes, nous annonça qu'il appréciait la permanence des traditions ; mais elles n'étaient pas drôles, ajouta un haussement des épaules. Sa responsabilité dégagee, Borne proposa quelques « Variations introductives sur le thème : Peut-il y avoir clarté philosophique ? ».

« Messieurs », entonna-t-il dans une puissante inspiration scandée qui devait le mener à la fin de l'année à son dernier souffle, au bout de la nuit de la sagesse, « messieurs suspendez votre plume, ici commence l'option... ».

Une aura l'entourait ; Borne était l'éloquence. Debout, crucifié sur le tableau noir, habité par une parole qu'il dansait de toute sa maigreur épuisée par le service de la chaire, on s'attendait à le voir mourir à la fin de chaque phrase.

« Car on pourrait dire avec Lagneau que là où la clarté dure, la philosophie n'a pas commencé. Comme le Socrate du *Phédon*, notre dialogue ne sera qu'un long commentaire, comment tout, de clair, est devenu obscur. Philosopher, c'est expliquer le clair par l'obscur. Eau transparente est peu profonde... »

Le tout neuf effluve d'une rhétorique opiacée venait de nous emporter des rivages du secondaire pour nous pousser vers les îles d'où l'on ne revient pas. Sirène et sorcier, Borne agitait convulsivement les bras pour nous appeler tendrement aux appels du *logos*.

« Il est naturel que l'homme naisse et meure. Les raisons biologiques n'épuisent pas le problème. Il est clair que le temps coule, est-ce que le temps n'est que création continuée ? Et les fausses certitudes de l'évidence objective ? Merleau-Ponty a raison de dire qu'il y a métaphysique quand, cessant de vivre dans l'évidence de l'objet, nous apercevons la subjectivité radicale de notre expérience et sa vérité. L'explication scientifique n'est qu'une fausse évidence à l'exigence du Philosophe. Quand un son, qui est vibra-

tion de l'air, n'est *que* vibration de l'air, on fait du scientisme, on ne fait pas de la philosophie. Le "tout naturel" est enlèvement dans l'habitude, torpeur des puissances d'émerveillement. Le "il n'y a rien de plus dans... que" [le *que* sortait comme un hoquet] est une formule réductrice qui nie l'existence du Philosophe. »

« Si la philosophie, poursuivait Borne, n'était que recherche des causes et des conditions, elle réduirait le supérieur à l'inférieur et se réduirait à une constellation de rapports et de lois. Mais ces fausses clés n'ouvrent pas l'Être, elles n'ouvrent pas à l'Être, et l'idée antique de l'Être en tant qu'Être n'a pas cessé de hanter toutes nos philosophies. L'homme de science confond la cause avec ce sans quoi la cause ne serait pas cause... »

Borne éruçait dans sa gesticulation les premières syllabes de certains mots pour leur donner des italiques : « La vocation philosophique n'est pas seulement *con*-vocation des bonnes volontés, *re*-censement des capacités, *mo*-bilisation des patiences, c'est une version du réel qui suppose une *con*-version spirituelle, une *in*-version de son cours naturel : relisez le mythe de la caverne. Messieurs, *sus*-pendez votre plume, ici commence l'option ! »

Devant l'implacable vélocité avec laquelle se déroulait la machine, je n'arrivais plus à suivre. Si je lâchais déjà ! Je notais aussi rapidement que possible : « Le Philosophe est donc l'interprète d'une vérité qui se dérobe — qui se *dé*-robe, dirait-on volontiers, au sens où elle échappe comme au sens où elle se dévoile. Il n'y a pas de vérité philosophique, mais une interprétation philosophique de toutes les vérités qui ne sont vraies que par rapport à cette interprétation. La philosophie comme savoir total, qui serait située entre, par exemple, la Science et la Religion, est une *mys*-tification. La philosophie n'est pas verbeuse, mais elle est verbale. Le verbe est le lieu de la philosophie. Elle n'est pas *rhé*-torique, mais elle est éloquence. Mieux, elle est loquence. Non seulement au sens de *loquor*, je parle, mais de *locus*, le lieu. La philosophie est le lieu du verbe. Quand je pense, il y a lieu de dire... Le *cogito* est un *loquor*. » La porte s'ouvrit, le proviseur entra.

Nous étions en Première supérieure pour entrer à l'École nor-

male supérieure, nous débutions des études supérieures, il ne fallait pas pour autant nous croire supérieurs.

Tous les cours étaient obligatoires. Une absence, fût-ce d'une heure, devait être justifiée par un mot des parents ou du tuteur légal. Dans la mesure où nous avions franchi, et en général brillamment, l'épreuve du bac, c'était à nous de donner aux cadets l'exemple de cette discipline qui fait l'honneur, mais aussi le succès de cette maison. L'année allait être dure. De celles, comme dit Balzac, qui vous brisent ou qui vous bronzent. Le rythme du travail ne laisserait place à aucune distraction. Certains ne tiendraient sans doute pas le choc. Le proviseur eut un geste du menton en direction de ce que l'on soupçonnait, par-delà les murs et les cours de la rue Saint-Jacques, être la Sorbonne. Ils iraient grossir le rang des étudiants libres. Personne ne les retenait. Un nombre considérable de demandes d'inscription avaient dû être refusées.

Cela étant, sous la conduite de maîtres d'une exceptionnelle qualité et au dévouement desquels il se plaisait à rendre un nouvel hommage — Borne esquissa une gambade de politesse —, nous pouvions légitimement espérer « intégrer ». Si ce n'était pas du premier coup, au deuxième ou au troisième. Ce ne serait pas plus mal. Car la vraie formation n'était pas la rue d'Ulm, où l'on avait vu trop de talents vivre sur leurs lauriers, mais les années que nous allions vivre ici. Sur trente places, la maison pouvait s'enorgueillir d'une vingtaine de reçus. Ce qui faisait une dizaine pour chacune des deux khâgnes. Une dizaine sur près de soixante. Du moins était-ce une habitude, et il espérait bien que nous saurions maintenir la tradition. Elle ne faisait pas plaisir à tout le monde. Il ne pouvait cependant se retenir, devant nos rangs, d'évoquer Bergson, et le cardinal Gerlier qui occupait ici même, en 1899, la troisième place à gauche, oui, celle-là même où son nom était gravé au couteau : GERLIER... Et Romain Rolland, et tant d'autres passés sur ces bancs. Nous étions les héritiers de l'élite française, oui, nous étions le sel de la terre. Ces grands noms ne devaient pas pour autant nous griser. Des professeurs, voilà ce que nous étions destinés à être, et des professeurs du secondaire, dont la qualité était

l'orgueil de l'enseignement français. Des professeurs ! quelle noblesse dans ce mot si l'on songeait à son étymologie : *profiteor*, je confesse, j'avoue hautement, je fais profession publique ! Un « pschut » discret accueillit ce témoignage d'érudition.

Il ne voulait pas nous distraire plus longtemps de nos travaux. Auparavant, il voulait s'associer à nos professeurs pour nous prodiguer quelques recommandations pratiques. Depuis douze ans qu'il voyait se succéder des générations de khâgneux, il en avait trop vu obligés d'interrompre leurs études pour raisons de santé. Certains avaient eu la sagesse de renoncer à temps. Mieux vaut vivre parfois sans être normalien. Mais d'autres, beaucoup d'autres, avaient été frappés de maladies mentales pour n'avoir pas su se contrôler. *Mens sana in corpore sano*, telle devait être notre devise. En conséquence, il nous engageait à ne pas négliger les heures de gymnastique et à équilibrer notre travail pour ménager nos heures normales de sommeil. Et, après nous avoir souhaité bon courage et évoqué encore une fois la scène amusante où deux infirmiers viendraient passer à l'un d'entre nous, en pleine classe, la camisole de force, il se retira. Et Borne reprit...

Les professeurs : avant tout, c'étaient des professionnels de l'enthousiasme.

Nulle part ailleurs que sur ces bancs gris ne s'opère une telle dépense de liqueur amoureuse. La beauté d'un texte ne se mesurait qu'aux altitudes où il portait le commentateur. Les cas désespérés sont les cas les plus beaux, et j'en sais d'immortels...

Beaufret entra et inscrivit au tableau : *Deum nomino...*

« Eh bien voyons, dit-il de sa voix rose, un bon latiniste... qui est premier chez M. Lacroix ? »

Bérard leva une main timide.

« Bérard ? Tiens ! Bon. Parfait, allez-y, Bérard, traduisez... *Deum nomino...*

— J'appelle... Dieu... ce dont l'essence... enveloppe... l'existence.

— Bien. Ainsi commence *L'Éthique* : “J’appelle Dieu ce-dont-l’essence-enveloppe-l’existence”, articula Beaufret doucement. Commentez. »

Quelqu’un leva la main :

« Spinoza commence ainsi à cause de Descartes...

— Expliquez-vous...

— Euh, je crois que dans les réponses aux objections à la Seconde Méditation...

— Je vois, vous avez lu Delbos. »

On « pschuta » mélodiquement.

« C’est le contraire de ce qui est intéressant », coupa Beaufret. Silence consterné.

« Vous ne trouvez pas, enchaîna Beaufret, qu’arrivé là, on a bien envie de refermer le livre pieusement en déclarant à Spinoza : “Si vous le prenez sur ce ton-là”... »

Grand rire soulagé. Beaufret fronça le sourcil et insiste.

« On aurait tort... Je ne connais personne qui se soit autant desservi lui-même. Moi, j’ai toujours pensé que son obsession de géométrisme de façade recouvrait une culpabilité. Une crainte qu’à tout moment le tissu ne se déchire. Alors, il en rajoute, et des propositions et des corollaires. En veux-tu, en voilà. Ce ne sont plus des arguments, ce sont des rustines ! Oui, dans cette œuvre impersonnelle et glacée, seuls les mouvements d’humeur sont personnels. Toutes les scolies sont des remords. »

La voix de Beaufret se faisait d’une douceur déchirante. Nous suivions des yeux son va-et-vient sur l’estrade. Il posa le livre.

« Car enfin, le *Traité théologico-politique* a été brûlé en place publique, si je ne m’abuse, et par la main du bourreau. »

Il alluma sa cigarette et laissa tomber :

« C’est une caricature de juif. Un juif pour *Le Pilon*, un juif pour Sartre. Naturellement, les rabbins ne l’ont pas compris, ses parents non plus. Cet enfant chétif est un grand malade de la philosophie. Ce qui indique tout de suite qu’il fera une philosophie de la Joie, du Bonheur et de la Santé. À dix ans, il a lu le seul livre qui comptera dans sa vie. Qu’est-ce que c’est ? Pas Aristote, oh

Jérôme Lindon, l'éthique de l'édition, 412. — *Les colères d'André Fermigier*, 415. — *Kostas Papaioannou et les travaux d'Hercule*, 417. — *Jean Malaurie : les travailleurs de l'ombre*, 419. — *François Furet dans Le Débat*, 422. — *Travailler avec Jacques Ozouf*, 427. — *Jean-François Revel, le courage du bon sens*, 435. — *Christian Bourgois, notre jeunesse*, 438.

VII. LA NATION-MÉMOIRE 441

Les Lieux de mémoire : une histoire savante et populaire, 443. — *La nation sans nationalisme*, 449. — *De quelle identité nationale parle-t-on ?* 453.

VIII. PATRIMOINE : DU VESTIGE AU VERTIGE 459

Science et conscience du patrimoine, 461. — *La France ne peut pas devenir le musée de la France*, 470. — *Quel patrimoine pour l'avenir ?* 481.

IX. LIBERTÉS POUR L'HISTOIRE 487

Ce que chronologie veut dire, 489. — *Plaidoyer pour les « indigènes » d'Austerlitz*, 492. — *La fièvre médiatique des commémorations*, 495. — *Liberté pour l'histoire !* 504. — *Malaise dans l'identité historique*, 509. — *Sur la Maison de l'histoire de France*, 518. — *Sauvons l'hôtel de la Marine !* 523.

ÉPILOGUE : Du « vertuisme » contemporain 527



Historien public

Pierre Nora

Cette édition électronique du livre
Historien public de Pierre Nora
a été réalisée le 14 novembre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070133703 - Numéro d'édition : 183035).

Code Sodis : N49163 - ISBN : 9782072443640
Numéro d'édition : 232487.